

Ciel

Dominic Lapointe

Numéro 5, hiver 2004

Envisager Fernando Pessoa

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2294ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, D. (2004). Ciel. *Contre-jour*, (5), 111–113.

Pssôa ! disaient-ils, tu changes toujours de personnalité. Mais que me reprochaient-ils le plus : d'être *fade*, ennuyeux au plus haut point dans mon état naturel, du moins celui qu'ils m'avaient vu le plus souvent endosser, ou alors, trouvaient-ils encore plus insupportable, voire insultant, que je n'arrive à certaines vérités qu'en vertu de brefs mensonges, un jeu mince plus *fécond* qu'une toute normale *inanité* ? Toujours ils me reprochent de leur causer du plaisir avec ces personnages, de leur en apprendre, et me disent, avec leurs critiques, que c'est facile de les dérouter ainsi au moyen de ce « procédé ». Bien sûr, je ne parle pas de ma littérature écrite sous d'autres noms (cela, ils n'en savent rien), mais simplement de ma conversation, de mes rapports normaux et quotidiens avec les gens. Ainsi je peux faire de mon éloge du temps de la journée une véritable ode pindarique, ensoleillée et souple, et alors, non pas que mon oeil reste le même en dépit de ce nouveau discours, non, au contraire, c'est bien aussi mon oeil qui change, disons même que c'est lui *principalement* qui change à l'occasion de cet éloge « exalté » visant à changer le regard, justement — jamais le brillant de l'œil ne peut demeurer secondaire dans une opération visant à changer le vu en la visualité même, par exemple (un des exemples qui vient en premier), ou à donner, dans la chose vue, le pouvoir de regarder plus loin que cette chose, et alors de quitter la dimension des choses vues et de revenir à nos idées, de voir sous cet angle la *fadeur* elle-même si l'on veut, toute la misère de notre existence, ou, au contraire, la « gloire » commune d'une simple, rare, joie

de vivre, un rayonnement. Mais celui-ci, ce rayonnement, jamais je n'oserai l'étaler au grand jour, et je pense bel et bien cette fois à ma littérature. Me reprocheriez-vous de changer d'objet sans arrêt, je crois que vous ne pourriez vous-mêmes vous donner raison, sauf à faire preuve de mauvaise foi, ce dont je vous sais drôlement capables, vous qui ne savez pas changer selon l'élargissement ou le rapetissement de la *tubulure de votre poitrine retentissante* (elle dont on mesure le souffle lorsqu'il vente) — et enfin, vous savez bien que je n'ai pas été que *lyrique*. Je vous ramène peut-être ici Camões ; qui sait ce qu'est encore la conjonction de différents discours ? N'ai-je pas aussi, dans mon *Salut à Walt Whitman*, lancé en fait, de toute évidence, un grand salut à Gaston Miron, dans ce vers : « Saute avec moi dans cette batuque qui se cogne contre les astres » ? Aussi bien est-il vrai de dire que ceux dont on désire vivement parler, servent parfois à refléter une partie du monde à laquelle on se rattache, et qui nous semble injustement tenue dans l'ombre ou décriée ; mais encore doit-on ajouter que cette façon de faire revient à « défendre son patelin », il faut souvent un esprit obtus pour ne pas s'en rendre compte, mais ne faut-il pas de l'*obtusité* également pour ne voir que ce pôle négatif, et oublier définitivement la recherche de connaissance qu'il y a à se décrire, et tout simplement à se rattacher ?

Passer de monde en monde, d'incarnation en incarnation, toujours perdus dans la chimère qui nous cajole, dans l'erreur qui nous flatte.

Mais tout ça est, pour ainsi dire, le produit de réflexes, et non de réflexions. Si je commence à réfléchir, je vois lentement apparaître aussi autre chose. Mais, aussitôt vue, je n'ai plus envie de dire cette chose. Je l'ai sentie et ça a suffi. Maintenant, alors, faisons un peu de philosophie le temps d'une sensation, dans l'intention de communiquer cette dernière. Mais cette intention en elle-même, pff, trop tard ! est déjà terminée. L'après de l'intention s'impose ; nous sommes ailleurs ; je suis déjà quelqu'un d'autre. Vous-mêmes, ailleurs aussi, avec vos propres sensations.

Ainsi de suite sans arrêt. Mais la littérature ?

Il a fallu arrêter cela. Pour ce faire, un certain jour, j'ai eu recours à cette « grande conglobation des sensations non contiguës », grâce à laquelle un désir peut se poursuivre, et dans le but de dépasser ce moment qui par lui-même en dépassait un autre, mais qui *par nature* consistait en une sorte d'arrêt « continu » de l'intention.

*Mes états d'âme cesseront d'être successifs pour se faire simultanés,
Toute mon individualité se recroquevillera sur un seul point, etc., etc.*

C'était évidemment une boutade, une plaisanterie, lorsque j'ai affirmé : « C'est manquer de courtoisie envers les autres que d'être devant eux toujours le même ; c'est les ennuyer, les gêner par notre défaut de diversité. » Je ne me préoccupe pas sincèrement de courtoisie, vous pensez bien, dans ce « sillon de mouvement sur le chantier des choses », une « nouvelle espèce d'éternité dynamique ondulant à travers l'éternité statique ». Je n'ai pas de solution préalable au problème de l'existence. Lichtenberg critique l'histoire en disant qu'elle « n'est faite que de récits d'hommes éveillés. » Que veut-il dire ? L'égarement engendre l'épique. Je me préoccupe bien de courtoisie, mais toujours pour la neutraliser. A travers ce thème de la sensation, j'ai cherché plus qu'à être, tout ce qu'un homme peut être. « Tout est la raison d'être de ma vie. »

Finalement, rien ne me semble plus approprié que cette assertion pour conclure : « La fraternité somme toute n'est pas une idée révolutionnaire. »